

# Une littérature sur mesure. Pour une heuristique de l'effet de médiation linguistique du texte en «français facile » sur le texte littéraire

Djamel Kadik

Centre Universitaire de Médéa. Algérie

*A la mémoire de M. ALI-BOUACHA*

Dans le propos qui va suivre, nous allons aborder l'effet de la transformation du texte littéraire en texte en « français facile », cette transformation prend notamment la forme d'une reformulation (linguistique).

Nous concevons le récit en français facile comme un phénomène de variations hypertextuelles qui s'inscrivent dans les structurations linguistique, typologique et textualisante.

Pour donner corps à nos constatations méthodologiques, nous avons pris, comme exemple, l'analyse de la première partie reformulée<sup>1</sup> de *Germinal*, roman d'E. Zola, en la comparant au texte authentique<sup>2</sup>.

Dans cette communication, nous considérons que *la littérarité* du texte romanesque s'émousse dans ce travail de transformation.

## 1. Pour quelle approche théorique ?

En entamant cette analyse, nous avons senti que nous n'avons pas une méthode bien délimitée qui pourrait nous servir pour approcher notre *objet empirique*, à savoir la transformation du texte littéraire en « français facile » ou en « lecture facile ». Par ailleurs, il nous a paru que c'est notre objet empirique qui nous défie et qui nous oblige à chercher, ici et là, afin de trouver la manière la plus adéquate pour le cerner et le comprendre; au-delà,

---

<sup>1</sup> Emile Zola, *Germinal*, Adaptation de S. Simon, Paris : Hachette Français langue étrangère (Coll. Lecture facile 2), 2003.

<sup>2</sup> Emile Zola, *Germinal*, Paris : Gallimard (Coll. Folio N°1001), 1978.

ou en deçà peut-être, des recherches qui avaient suivi une démarche généralisante en construisant un objet théorique qui fut *le discours littéraire* dans sa *littéarité* qui ne devait être abordée que par la linguistique; ou une méthode qui avait cherché (et qui cherche encore) une *signification* trans-sémiotique; ou encore une *textualité* qui se conçoit comme une démarche généralisante aussi, au-delà du texte proprement dit.

Cependant, il ne faut pas voir dans l'évolution de la pensée linguistique (au sens large du terme) des ruptures épistémologiques définitives qui instaurent chaque fois des paradigmes nouveaux sans rapport avec ceux qui précèdent. Dans le cas de notre analyse, il faudrait penser autrement les contributions linguistiques antérieures. Le texte est *variations générique et auctoriale*, ces dernières ne peuvent être saisies que dans leur intégration dans les structurations trans-textuelles, lesquelles sont interdépendantes dans le tout textuel :

- la structuration de la langue en tant que système dans ses niveaux phonético-phonologique, morpho-syntaxique, lexico-sémantique et scriptural ;
- la structuration typologique à travers les macro-actes de langage comme *raconter, décrire, dialoguer, expliquer* et *argumenter*;
- la structuration *textuelle* relative à la *progression/répétition* qui assure la textualité.

En fait, ce qui paraît, à travers l'Histoire, comme des ruptures épistémologiques (linguistique structurale, sociolinguistique, linguistique textuelle, linguistique de l'énonciation, translinguistique...), vu à travers le prisme d'une analyse synchrone de textes, nous permet de saisir la complexité textuelle et de mesurer les *variations* qui s'inscrivent dans le « répétitif » des structurations signalées ci-dessus. Certaines tentatives littéraires pour transgresser ces structurations (le nouveau roman pour la narration, le surréalisme pour la textualité) nous font voir, par contraste, leur caractère trans-individuel et transculturel invariable et nécessaire pour instaurer le sens.

La *littéarité*, au sens d'un discours généralisant et abstrait, (Todorov, 1968) n'a plus raison d'être aujourd'hui, elle se situe au-delà du texte. Elle n'est qu'une démarche parmi d'autres qui pourrait contribuer à l'intelligence du texte littéraire, notamment dans ses structures.

Si nous gardons, bon gré mal gré, le terme de littéarité comme notion heuristique, il ne trouve, cependant, de sa pertinence que dans une recherche que prend en compte la généricité et la texture du texte. La littéarité n'est pas à rechercher dans des *modèles*, qui ont prouvé maintes fois, contre la

Une littérature sur mesure.

volonté ou par la volonté de leurs initiateurs (Genette, Greimas<sup>3</sup>...), qu'ils dépassaient toujours leur objet initial. La littérarité, telle que nous concevons, se manifeste dans les interpellations du texte qui font *signe(s)* selon l'acception de Peytard (1982). Elle se déploie à travers les *entailles* du texte, des entailles de plusieurs ordres, et selon les grés des textes ou des ensembles de textes, qui dessinent des reliefs textuels, intertextuels, scripturaux, énonciatifs, typologiques..., signalant par ces faits des textures chaque fois spécifiques.

Quant aux contraintes de la généricité du texte, elles ont certainement un caractère plus souple et sont culturelles et relèvent donc de variations à un niveau plus collectif.

Remarquons que les genres du discours littéraire autorisent plus de variations, plus d'individualité (Bakhtine, 1984) que n'importe quel genre des discours non littéraires.

## 2. Pour une analyse de la variation hypertextuelle

Cependant, le terme de *variation* est travaillé dans cette communication dans un sens plus précis. Il s'agit de la variation *hypertextuelle* : filiation d'un texte à un autre texte qui peut l'imiter, le parodier ou le reformuler. Elle est donc dans la lignée des conceptions de Genette pour hypertexte (1982), et de Peytard (1993, 2001), d'Adam (2003) et même de Labov pour la notion de variation.

Le récit littéraire en français facile est un hypertexte qui ne pourrait s'affranchir de son hypotexte littéraire : le récit d'auteur. Il *transforme* ce dernier en donnant une variation autre. Le texte reformulé en français facile est une « dérivation » du texte d'auteur, il est *second* par rapport à un autre texte.

Nous ajoutons que cette dérivation relève d'une forme de « traduction » que Jakobson (1963) d'abord, puis Besse (1970), dénomment traduction intralinguale. « Une traduction » qui dépasse ici le lexème ou le syntagme. Elle prend en charge un texte entier (le texte d'auteur), pour le mettre en équivalence dans la même langue, mais en contraignant cette mise en équivalence à un paradigme lexical et grammatical restreint. « Cette traduction » ménage les spécificités de la forme du récit écrit, telles que le *discours rapporté*, *l'anachronie*, *la focalisation*...etc.

Cette « traduction » est une *reformulation* accompagnée toujours par la *condensation* et l'*élimination*.

Dans notre cas, la reformulation se fait in *absentia*, le texte *authentique* (au sens didactique du terme) est hors de la vue du lecteur élève.

---

<sup>3</sup> La littérarité n'était pas un concept heuristique pour Greimas.

Remarquons qu'il existe une reformulation *in praesentia*, certains vocables (parfois des noms propres) deviennent, l'espace d'un instant de lecture, des lexèmes expliqués et détachés de leur continuum textuel et mis en notes en marges du texte. Ils sont considérés comme un péritexte qui se situe hors du texte mais proche de lui dans l'aire scripturale. Si ces notes sont le fait du didacticien, les frontières sont visibles entre le texte de l'auteur et le péritexte du didacticien.

Le texte transformé est une forme *d'altération* mais une altération qui n'aspire pas à égaler le texte à transformer (l'hypotexte de Genette), ni à égaler d'un point de vue littéraire le travail de reformulation (créateur) que font les écrivains à partir d'autres textes, comme c'est le cas des exemples analysés par Peytard dans son étude sur *d'altération* (Peytard, 1993). L'altération est généralement considérée comme la *déhiscence* qui manifeste la singularité textuelle du reformulateur si on suit de près Peytard, mais elle peut conduire aussi à la perte de déhiscence du texte source. Elle peut être un gain mais également une déperdition.

La variation dans notre exemple d'analyse recrée le texte autrement, mais elle émousse sa littéarité. Les équivalences, au niveau de la diégèse dans sa chronotope, ses anthroponymes et ses quêtes concrets et essentiels du point de vue du reformulateur..., attestent la filiation entre le texte à transformer et le texte transformé en français facile. Mais les *différences* transforment le texte d'auteur en un autre texte. Il s'agit bien de procédures qui affectent la texture du texte en émoussant sa littéarité. Il s'agit donc d'une reformulation de TEXTE selon l'acceptation de Peytard (1993).

### **3. Contexte situationnel et variation hypertextuelle**

D'un point de vue théorique, nous pouvons considérer le texte littéraire reformulé en français facile comme un genre didactique, il fait partie de la grande sphère d'« activité humaine » (Bakhtine, 1984) didactico-linguistique. Le texte littéraire se transforme selon « les besoins et les intérêts » (Bronckart, 1996) de cette activité discursive. Il s'insère dans la variété de ses genres écrits, comme le *manuel* et l'*anthologie*.

La transformation du texte littéraire en français facile est une pratique interdiscursive datée qui s'était développée clairement avec l'avènement de la méthodologie SGAV en FLE et perdure jusqu'à notre époque malgré la disparition de cette méthodologie comme méthodologie influente. Elle n'était pas dénuée d'une certaine idéologie : faire connaître aux non natifs « le panthéon » de la littérature française. Les intérêts commerciaux ne sont pas absents pour certains de ses acteurs comme les éditeurs.

Mais ce qui nous intéresse d'abord dans cette communication est l'effet de la médiation linguistique. En fait, dans l'exemple du texte reformulé, la parole de l'auteur littéraire est dédoublée par l'intention de l'expert, lequel est un médiateur bienveillant qui filtre le texte littéraire pour le rendre accessible au lecteur élève. Cette médiation se fait surtout par des moyens linguistiques, en l'occurrence scripturaux, mais aussi sémiotiques : le texte littéraire reformulé appartient au discours didactique dans sa visée mathésique et cela est manifeste non seulement par la reformulation qui le caractérise spécifiquement, mais aussi par d'autres procédés, notamment le transcodage ou parfois l'hybridation de genres.

Dans notre cas, il est curieux de constater que le reformulateur recourt à des procédés qui sont rarement de mise dans le genre romanesque, comme l'inscription, au début du texte reformulé, d'une liste de noms de personnages qui n'existe pas dans le texte original. Ces noms de personnages principaux constituent des *entrées*, ces dernières sont suivies par des caractérisations qui identifient ces personnages, elles sont de plusieurs ordres : familial, professionnel, idéologique, national... Ainsi le reformulateur emprunte-t-il une forme de *didascalies*. Ce terme, rappelons-le pour l'anecdote, a la même étymologie que celui de *didactique*. La mention de la liste des personnages, au début du roman reformulé, n'a pas bien entendu aucun rapport avec une quelconque représentation, tout au plus il s'agit d'une intention didactique pour faciliter l'accès du lecteur élève à l'univers du « roman » et constitue pour celui-ci une sorte de « mémoire artificielle » lors de la lecture.

Le roman est réputé être un texte écrit et donc monocodique, même si certaines pratiques éditoriales recourent parfois à l'illustration.

Mais cet accompagnement *texte écrit/image* se manifeste souvent dans les textes littéraires didactisés, et le scripteur didactique profite des avancées techniques dans les domaines iconiques et audio-visuels pour « illustrer » son message essentiellement écrit. Cette mixité des codes peut se faire à partir de films. L'image tirée d'un film – ce dernier est un transcodage de l'œuvre littéraire – est une équivalence, elle se fait d'une manière discontinue contrairement à la reformulation. Dans notre cas, ces images fixes jouent parfois le même rôle que la description dans le texte de Zola, en visualisant ce qui est verbalisé dans la description, et, évitant par ce fait, une terminologie qui dépasserait le lexique arrêté par les tenants du français facile. Si les légendes contextualisent l'image et lui donnent une interprétation, en revanche une certaine « universalité » dans la compréhension de l'image éviterait la difficulté de la saisie du sens en relation avec le code linguistique.

Ces caractéristiques inscrivent le texte reformulé dans le discours didactique et module le texte littéraire selon « les « besoins et les intérêts » de cette sphère d'activité didactico-linguistique.

Pour revenir à notre sujet proprement dit, la pérégrination du texte littéraire dans la sphère d'activité didactico-linguistique ne se manifeste pas sans transformation qui affecte d'abord la texture du texte authentique dans ses variations générique<sup>4</sup> (le réalisme romanesque) et auctoriale (l'écriture de Zola).

Dans le cas du scripteur littéraire, et en reformulant un autre texte, il ne se constitue pas comme médiateur entre le texte source et le lecteur. Il recrée autrement un texte d'autrui et même de soi. En revanche, dans le cas du texte en français facile, le reformulateur se constitue comme médiateur entre le texte source et le lecteur élève.

L'expérience littéraire, en contexte didactique, est rarement cette rencontre duelle *lecteur/texte*. Le texte littéraire y est souvent (sinon toujours) objet de médiations. La médiation peut être conçue dans notre cas dans un double sens, *choisir* un texte reconnu être de la Grande Littérature Française et le *reformuler* pour un autre, en l'occurrence l'élève.

Le tort le plus évident des textes en français facile est de traduire intralingualement un texte dans un sous-code qui n'a pas la même richesse de la langue source. Une sorte de « pidginisation » du texte littéraire, si nous empruntons une expression de Hymes en la métaphorisant. Le texte littéraire se « traduit » dans un sous-code qui a un usage restreint : le français facile avec sa grammaire et son lexique arrêtés dans un contexte didactique qui étage l'appropriation de la langue par niveaux.

Cette médiation, qui affecte la texture du texte littéraire, le sépare de sa scripturalité. La médiation devient ici opacification, seule la trame narrative en profondeur résiste.

En fait, le scripteur littéraire devient *un tiers scripteur*. Ce terme là est créé par analogie avec le terme *tiers parlant* de Peytard (1993). Dans les deux cas, on rapporte l'écrit ou la parole d'autrui. S'agissant de notre corpus, l'écriture de l'auteur littéraire est dédoublée. Par ce dédoublement, le lecteur élève acquiert une image de l'auteur Zola sans qu'il soit confronté à son travail de scripteur.

---

<sup>4</sup> Le terme *genre* est très ambigu. Nous ne pouvons étaler sa problématique dans cette communication. Outre les dénominations traditionnelles de genres comme *épopée*, *roman*, *nouvelle*... etc., ce terme a une acception particulière chez Hamon : le réalisme est un genre pour lui. De même pour Todorov, *le fantastique*, *le merveilleux*, *l'étrange*... sont des genres. D'un autre côté, les définitions en *analyse du discours* sont encore insuffisantes pour le déterminer. Dans cette communication, le roman est considéré comme un genre pan-historique qui se réalise dans des postures collectives d'écriture littéraire à une époque donnée : le réalisme et le naturalisme.

Une littérature sur mesure.

Le scripteur (fallait-il dire ici *créateur* ?), dans le cas de *Germinal*, ne disparaît peut-être pas complètement : l'histoire reste avec ses événements et ses quêtes ... Mais le travail d'écriture s'efface, celui qui, à un moment donné, peut créer un horizon d'attente qui permet au lecteur d'identifier l'écriture zolienne.

Sur le plan interdiscursif, il s'agit d'une *hétérogénéité montrée* mais qui affiche ses frontières dans le péri-texte : page de titre et page de couverture qui indiquent, en même temps et le nom de l'auteur et le nom du reformulateur. Par ailleurs, d'autres expressions signalent cette reformulation comme « Texte adapté par ». En outre, l'inscription de la collection « lecture facile 2 », sur la 1<sup>ère</sup> de couverture, superpose l'intention didactique à l'intention littéraire et trace des frontières entre deux textes.

Mais cette *hétérogénéité montrée* disparaît dès que le lecteur commence à lire le texte reformulé et quitte le seuil des péri-textes. Peut-être doit-on dire que l'*hétérogénéité* se transforme en *constitutive* ? Sans aucune intention de notre part de faire ici une gymnastique intellectuelle et réunir les contraires. En effet, en lisant le texte reformulé, on ne peut trouver de frontières visibles entre le texte de Zola et celui de l'adaptateur.

#### **4. Les formes de transformations dans l'exemple analyse**

En fait, les frontières ne peuvent être tracées qu'à partir d'une analyse contrastive entre le texte reformulé et le texte reformulant. A partir de la comparaison des deux textes, nous constatons que la variation instaurée par le texte reformulé efface plusieurs entailles du texte de *Germinal*.

##### **4.1. La transformation péri-textuelle**

La transformation du texte littéraire apparaît d'abord dans la matérialité du *livre-objet*. Le texte littéraire en français facile est souvent sous forme de livre avec un volume réduit. Dans notre exemple, les 6 chapitres de la première partie du roman de Zola sont réduits à un chapitre. Observons également que les pages de couverture incluent, comme nous l'avons signalé auparavant, des péri-textes non prévus par le texte d'auteur, comme le nom de l'adaptateur ou de la collection.

##### **4.2. La transformation textuelle**

La transformation en français facile affecte la texture du roman *Germinal* à travers les structurations trans-textuelles. Elle peut aussi effacer certaines entailles rhétoriques.

*4.2.1. La structuration du système linguistique.* Elle manifeste cette transformation. Par exemple, et au niveau lexical, la reformulation fait

disparaître une grande partie du lexique du texte de *Germinal*, mais elle fait disparaître surtout des entailles lexicales qui caractérisent le projet réaliste zolien : la terminologie minière. Dans le roman *Germinal*, une terminologie relative au monde minier se trouve disséminée et paraît parfois inaccessible, même pour le lecteur natif, d'où le recours à l'explication en notes ou à un glossaire. Mais la plupart de cette terminologie a déjà disparu du récit reformulé, les termes, qui subsistent malgré tout dans ce texte, sont expliqués dans le glossaire comme *coron, câble, berlines, cage, fosse...etc.*, d'une manière exceptionnelle l'explication est à l'intérieur du texte reformulé comme c'est le cas du terme *boiser*.

L'une des caractéristiques de la poétique zolienne se trouve par ce fait largement affectée. Ainsi constatons-nous que des termes d'agent comme *machineur, haveur, herscheur, culbuteur, moulineur ...etc.*, ou des noms d'objets comme *beffroi, tréteaux...etc.*, ou des lexèmes désignant des activités comme *abattage, aérage...etc.*, se trouvent exclus.

Nous remarquons donc la disparition dans le texte reformulé du stock lexical caractéristique de la description en général et de la description zolienne en particulier.

Au niveau syntaxique aussi, la variation du texte reformulé efface les entailles de la phrase zolienne. Celle-ci est une phrase complexe, son *nœud verbal* (si on emploie un terme de Tesnière) et ses *actants* sont entourés par une multitude de *circonstants* qui contrastent avec le texte reformulé, composé souvent de phrases courtes.

Si nous tentons un petit exercice syntaxique, dans les limites de nos connaissances en linguistique de Tesnière, nous schématisons les *actants principaux* de la première phrase de l'incipit de *Germinal* comme suit (l'adjectif *seul* pourrait ne pas être considéré comme *actant principal*) :

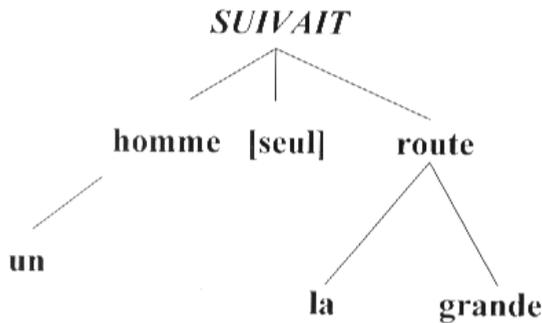


Figure 1 : Schématisation des actants de la première phrase de *Germinal*

Une littérature sur mesure.

Tous les autres éléments de la phrase sont des *circonstants* ou des *expansions* (selon la terminologie de Martinet) qui entourent le nœud verbal en amont et en aval: « *Dans la plaine rase, sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre [...] seul [...] dix kilomètres de pavé coupant tout droit, à travers les champs de betteraves.* »

Ainsi peut-on constater une profusion de *circonstants*, ou une expansion très caractéristique de la phrase zolienne, en relation avec des éléments qui dépassent la stricte analyse syntaxique : l'amour du détail spécifique à la poésie réaliste.

En revanche, dans le texte reformulé en français facile, nous remarquons la résorption de cette profusion de *circonstants* et la décomplexification de la phrase zolienne en phrases souvent courtes, hachées, successives et dépourvues de connecteurs. Cela contraste avec la phrase zolienne qui assure sa richesse non seulement par les *circonstants* et les connecteurs mais aussi par un éventail plus large de temps verbaux : *passé simple, plus que parfait, imparfait, passé antérieur, conditionnel...*

4.2.2. *La structuration typologique.* Celle-ci révèle aussi la transformation qui affecte la littérarité du texte, au niveau des temps verbaux par exemple. Ces derniers peuvent être saisis dans leurs rapports avec la structuration du système de la langue, mais aussi dans leurs relations avec la structuration typologique. En fait, les structurations trans-textuelles sont interdépendantes et les temps verbaux peuvent être appréhendés dans leur insertion dans le système de la langue, au niveau syntaxique par exemple ; mais également dans leur inscription dans la structuration typologique.

Pour revenir à notre exemple, les temps verbaux du texte d'auteur sont substitués essentiellement par le présent. Ce dernier joue le double rôle de la mise en narration et de la mise en description, en plus du présent d'actualité qui apparaît dans le discours rapporté. Les marqueurs de la narration (ou de l'*histoire* selon Benveniste) se diluent dans un présent qui semble ne pas jouer entièrement le rôle de l'aoriste mais d'un présent de témoignage.

*Nous sommes dans le nord de la France, au pays des mines de charbon.*

*C'est une nuit de mars, noire et froide. Le vent souffle sur une route plate sans un arbre. Un homme se dirige à grands pas vers la cité minière de Montsou.*

*Il aperçoit des feux qui brûlent. C'est la fosse du Voreux. Au fond d'un trou de cinq mètres sous la terre des hommes, des femmes, des enfants travaillent.*  
(p.11)

Le *nous* au début du texte est absent dans le texte original de Zola. Le narrateur prend son lecteur pour témoin dans une mise en scène narrative. La distanciation temporelle de la narration à la 3<sup>ème</sup> personne disparaît.

Le marqueur de la description, l'imparfait en l'occurrence, disparaît aussi. Par ailleurs, d'autres temps disparaissent, ceux par exemple qui assurent l'antériorité, comme le plus-que-parfait ou le passé antérieur. Dans le texte reformulé, le passé composé dans certains cas joue ce rôle.

En plus, nous constatons aussi l'effacement de certains connecteurs qui assurent le retour en arrière comme « depuis », ou la progression narrative comme « lorsque » qui introduit le passé simple ou « d'abord », « puis » « alors »...etc. Dans le texte reformulé, si les connecteurs existent quand même, on ne peut que constater leur rareté déconcertante par rapport au texte original.

Dans un autre ordre d'idées, et en relation avec les spécificités du lexique et de la syntaxe zoliens, la description manifeste aussi les entailles de la poétique zolienne. Comme on le sait, l'auteur réaliste (et naturaliste) est quelqu'un de féru du détail et même du détail insignifiant. Il se donne pour projet de rendre compte d'un réel qui lui préexiste, et c'est là l'une des caractéristiques essentielles du projet de réaliste (Voir Hamon, 1993).

Cet engouement pour le détail « vrai » apparaît également dans l'incipit du roman *Germinal*. Comme exemple, nous prenons le titre-thème : *la plaine*. Celui-ci apparaît en expansion avec profusion de sous thèmes, *homme, grande route, pavé, champs de betteraves...etc.*, et avec des propriétés et des qualifications, parfois par *assimilation* (au sens d'Adam et de Petitjean, 1989) comme la comparaison et la métaphore. Il se manifeste d'une manière arborescente : *titre-thème* et *sous thèmes* sont qualifiés et subdivisés...L'aspectualisation atteint son paroxysme dans l'incipit zolien et se dissémine dans tout le roman : un dévidement lexical créé à partir d'enquêtes et de notes de lecture... indices d'une poétique qui cherche la transparence.

En revanche, le texte reformulé condense et globalise en prenant le contre-pied de cette poétique : « *Nous sommes dans le nord de la France, au pays des mines de charbons* ». Cette condensation nécessite une verbalisation par des noms génériques qui peuvent être des noms communs mais aussi des noms propres qui ne sont pas toujours explicites dans le roman original, comme c'est le cas de l'exemple précédent : *Nord de la France, Pays des mines de charbons*. A cette globalisation s'ajoutent des éliminations caractéristiques de tout effort condensateur: *plaine, pavé, sol, terres, arbre*, des détails et des qualifications du personnage principal.

Ainsi constatons-nous la subsumption du spécifique sous le générique comme le confirme encore une fois la citation suivante :

Une littérature sur mesure.

*Nous sommes dans le nord de la France, au pays des mines de charbon.*

*C'est une nuit de mars, noire et froide. Le vent souffle sur une route plate sans arbres. Un homme se dirige à grands pas vers la cité minière de Montsou. (p.11)*

Dans l'exemple précédent, plusieurs énoncés, mis en expansion dans le récit zolien, sont subsumés sous des adjectifs comme *noire* et *froide* :

*[...] sous la nuit sans étoiles, d'une obscurité et d'une épaisseur d'encre [...] Devant lui, il ne voyait même pas le sol noir [...] au milieu de l'embrun aveuglant des ténèbres. [...] (p.49)*

*[...] il n'avait la sensation de l'immense horizon plat que par les souffles du vent de mars, des rafales larges comme sur une mer, glacées d'avoir balayé des lieues de marais et terres nues [...] Il marchait d'un pas allongé, grelottant sous le coton aminci de sa veste [...] des mains gourdes que les lanières du vent d'est faisait saigner [...] une seule idée occupait sa tête vide d'ouvrier sans travail et sans gîte, l'espoir que le froid serait moins vif après le lever du jour [...] Il ne put résister aux besoins douloureux de se chauffer un instant les mains [...]. (pp.49-50).*

D'un autre côté, et au niveau de la description toujours, le scripteur réaliste ou naturaliste recourt parfois à certains *topos*, comme *la fenêtre* ou tout espace transparent ou élevé, pour introduire la description (Hamon, 1993) Mais le topos n'est pas essentiellement une fenêtre ou un lieu élevé, il pourrait être aussi une lumière éphémère comme c'est cas de l'exemple suivant tiré de *Germinal* :

*Les flammes l'éclairaient, il devait avoir vingt et un ans, très brun, joli homme, l'air fort malgré ses membres menus. (p.51)*

Bien entendu ce topos disparaît du texte reformulé.

Sur le plan de la structuration typologique toujours, la reformulation ne concerne pas seulement les séquences narratives ou descriptives, elle apparaît également dans les séquences dialogales. Certes, le texte reformulé garde les marques du dialogue ou du discours rapporté, mais les répliques

ne sont pas reprises en entier, ou sont reformulées autrement, comme le confirme l'exemple suivant :

*Il s'approche d'un vieil homme qui conduit un cheval*

*- je m'appelle Etienne Lantier, dit-il. Je cherche du travail.*

*Le vieux le regarde. Etienne est un jeune homme d'une vingtaine d'années, aux cheveux très bruns. Joli garçon, mince, mais l'air fort.*

*- Il n'y pas du travail ici, répond le vieux. Rien du tout... (p.11)*

Dans ce discours rapporté, le reformulateur fait disparaître la complexité de la planification dans laquelle figure ce discours. Si nous comparons encore l'extrait reformulé, que nous avons cité précédemment, et l'extrait d'origine, nous constatons que la planification en séquences descriptives, narratives et dialogales disparaît.

Par ailleurs, l'adaptateur élimine certains passages des répliques, ou les reprend partiellement, en prenant le soin de ne pas évoquer des lexèmes qui pourraient faire problème, parce qu'ils sont en relation avec le lexique spécialisé de la mine. Le reformulateur recourt aussi à la substitution lexicale lorsqu'un vocable est supposé difficilement compréhensible par le lecteur élève ou inadapté pragmatiquement au français contemporain : « je me nomme » devient « je m'appelle ».

Notons que le cadre de la conversation disparaît presque complètement, aucune mention des personnages agissant à l'arrière-plan de la conversation : *moulineurs, manœuvre* ...etc. Quant au « cheval » évoqué dans le texte reformulé, il perd toute fonction diégétique. Quant aux objets qui manifestent la vraisemblance du lieu, ils sont éliminés dans ce passage cité.

Nous constatons aussi que dans le texte en français facile, le scripteur didactique reformule certains passages dialogaux en discours narrativisé. Dans ce dernier cas, les marques du *discours* (au sens de Benveniste) disparaissent.

*Etienne l'interroge sur la « Compagnie », les propriétaires de la mine.*

*Bonnemort ne les jamais vus. Il connaît seulement M. Hennebeau, le directeur général. Il sait seulement que la compagnie est riche, que les mineurs doivent travailler, et, souvent mourir pour elle. (p.12)*

Une littérature sur mesure.

Comme on pourrait le constater à travers cet exemple, les *entailles* textuelles et scripturales de succession des *tours* de *parole* se trouvent éliminées; de même cette alternance entre séquences narratives, descriptives et dialogales, pour laisser place à une séquence assertive et globalisante.

D'un autre côté, nous constatons, dans le texte reformulé, l'amenuisement de cette caractéristique essentielle de la poétique zolienne qui permet de disséminer le *savoir* sur la mine. En effet, la *paire adjacente* du *questionneur--néophyte* Etienne et du *répondeur--connaisseur* Bonnemort, s'émousse dans le texte reformulé en français facile.

Remarquons également que la parole intérieure dans le récit reformulé existe que ce soit sous forme de monologue rapporté ou sous forme de pensées intérieures relatées par le narrateur :

*Le jeune homme hésite. Si je reste, dit-il, je serai comme une bête qu'on aveugle et qu'on écrase...Mais il regarde la plaine, le Voreux, le coron. Tout cela lui rappelle la journée qu'il vient de passer avec les autres au fond de la mine. Et puis, il y a cette révolte qui se prépare...il y a Catherine...Alors, brusquement, il décide de rester. (p. 23)*

Dans cet exemple, nous observons, au début, une sorte de monologue intérieur, que D. Cohn dénomme *monologue rapporté* : « Si je reste, dit-il, je serai comme une bête qu'on aveugle et qu'on écrase... ». En plus de ce monologue, certaines pensées sont relatées par un narrateur omniscient (le *psycho-récit*, selon Cohn) : « Tout cela lui rappelle la journée qu'il vient de passer avec les autres au fond de la mine ». Ajoutons, à la fin, que des expressions comme « Et puis, il y a cette révolte qui se prépare...Il y a Catherine... » rappellent le discours direct libre, sans qu'on soit sûr ici de l'origine de la parole : émane-t-elle du narrateur ou du personnage ? puisque dans les deux cas, le texte reformulé recourt au présent. Si nous considérons cette parole comme émanant du personnage, et donc comme discours direct libre, nous constatons la disparition des verbes introducteurs ou des phrases en incises qui marquent la frontière entre le discours citant et le discours cité, ainsi que des signes de ponctuation spécifique au discours direct comme les deux points et les guillemets.

Ces caractéristiques différencient le texte reformulé du texte de Zola. Ce dernier recourt au *monologue narrativisé* (Cohn, 1981) et sa manifestation comme discours indirect libre à l'imparfait.

4.2.3. *Les entailles rhétoriques*. Observons à la fin de cette communication que les structurations trans-textuelles permettent au sujet parlant de recourir au sens littéral ou figuré. Pour Jakobson (1963), il y a deux figures

essentiels : la métaphore et la métonymie. Il paraît que la prose est essentiellement métonymique contrairement à la poésie qui est métaphorique. Mais rien n'empêche le prosateur de recourir à la métaphore comme c'est le cas de Zola dans *Germinal* : la métaphore filée du monstre « le Voreux, qui avale par bouchées les mineurs », elle constitue une entaille du texte zolien. Mais la médiation didactique du texte zolien élimine cette célèbre métaphore récurrente dans le roman. Ainsi sommes-nous devant un effacement d'un procédé qui résume en quelque sorte l'idéologie du roman selon Mitterand (1987).

## 5. Conclusion

Rappelons, au terme de cette communication, que nous avons considéré le texte reformulé en français facile comme un phénomène de variations hypertextuelles. Celles-ci ont généré une texture différente de celle du texte original, à l'intérieur de l'invariance des structurations trans- textuelles. Divers procédés ont contribué à ces variations comme la reformulation, la condensation et l'élimination, dessaisissant, par ces faits, le texte d'auteur de sa littéarité. En conséquence, les entailles du texte littéraire de Zola se trouvent largement affectées, le lexique, la description, la phrase, la métaphore du Voreux, le discours indirect libre...etc.

## Références

- Adam, J.-M., Heidmann, U.** 2003. « Discursivité et (trans)textualité: la comparaison pour méthode, l'exemple du conte », in Amossy R., Maingueneau (éds), *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses Universitaires Du Mirail.
- Adam, J.-M, Petitjean, A., Revaz, F.** 1989. *Le texte descriptif*, Paris, Nathan.
- Authiez-Revuz, A.** 1984. « Hétérogénéité(s) discursive(s) », in *Langages*. N° : 73. Mars.
- Bakhtine, M.** 1984. *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard.
- Besse, H.** 1970. « Problèmes de sens dans l'enseignement d'une langue étrangère », in *Langue Française*. N°8 Décembre.
- Bronckart, J.-P.** 1996. *Activités Langagière, textes et discours*, Paris/Lausanne, Delachaux et Niestlé.
- Cohn, D.** 1981. *La transparence intérieure (Modes de représentation de la vie psychique dans le roman)*, Paris, Seuil.
- Courtés, J.** 1976. *Introduction à la sémiotique narrative et discursive, méthodologie et application*, Paris, Hachette.

Une littérature sur mesure.

- Ducrot, O., Schaeffer, J.-M.** 1999. *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil.
- Genette, G.** 1992 (1982). *Palimpsestes, la littérature au second degré*, Paris, Seuil.
- Gruca, I.** 1995. « Place et fonctions du texte littéraire dans les méthodologies audio - orale et audio- visuelle du F.L.E., Histoire d'une désacralisation », in *Travaux de Didactique du FLE*. N° :34.
- Hamon, Ph.** 1983. *Le personnel du roman, le système des personnages dans Les Rougon Macquart d'Emile Zola*, Paris, Droz..
- Hamon, Ph.** 1993. *Du descriptif*, Paris, Hachette.
- Jakobson, R.** 1986 (1963). *Essais de linguistique générale\**, Paris, Minuit.
- Maingueneau, D.** 2003. *Linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Nathan.
- Mittérand, H.** 1987. *Le regard et le signe, Poétique du roman réaliste et naturaliste*, Paris, P.U.F.
- Peytard, J. et al.** 1982. *Littérature et classe de français langue étrangère.*, Paris, Hatier- Crédif.
- Peytard, J.** 1993. « D'une sémiotique de l'altération », in *Semen 8 (Configurations Discursives)*. *Annales de l'Université de Besançon*, Paris, Les Belles Lettres.
- Peytard, J.** 2001. « Sémiotique différentielle de Proust à Perec », in *Syntagmes 5*, Besançon, Presses Universitaires Franc-comtoises (Annales de l'Université de Franche-Comté).
- Schenedecker, C.** 1991. « Résumer/gammes d'activités », in *Pratiques*. N° : 72, Décembre.
- Todorov, T.** 1968. *Poétique*, Paris, Seuil.